

Yonatan ne nous verra pas devenir moches. «Nous ne serons jamais plus beaux qu'aujourd'hui», il disait toujours, et je me demande si c'était pour nous remonter le moral, car ça n'était vraiment pas le cas.

Dis-moi, t'es niqué de la tête? Quoi, tu ne connais pas ce jeu? Impossible que tu le connaisses pas. Ça s'appelle: «Il ne pourra plus...» Et tous jouent à ça lorsque l'un de leurs potes meurt. On jette son nom, et tous ceux qui sont là doivent compléter la phrase, dire ce qu'«il ne pourra plus»... Ça peut durer des heures et ça peut venir n'importe où, n'importe quand. Sur le terrain de foot par exemple, en plein coup franc. Ou alors au petit matin, comme ça, soudain, tu réveilles tout le monde, trente secondes après que tous ont décidé d'aller se pieuter. Ou, à la maison, tu niques ta gonzesse, tu penses à tout sauf à nous, et là, boum, au moment le moins indiqué pour jouer à ce jeu, le téléphone sonne: voilà toute la bande à l'autre bout du fil. On te lance: «Yonatan ne pourra plus...», et toi, tu dois, comme nous tous, compléter la phrase, c'est la règle, et on ne doit pas employer deux fois la même formule. Tiens, quelques échantillons:

Yonatan n'emmènera pas son jeune frère au cinéma. Yonatan ne verra pas l'Hapoël remporter la coupe de foot. Yonatan n'écouterà pas le nouveau disque de Sion Golan. Il ne verra pas Chon enkysté avec la morue la plus dégueulasse de Néharya, et, en plus, après nous avoir chambrés, ce petit mongol. Il ne saura pas la merde que c'est quand ta queue ne se redresse pas. Il ne saura pas comme c'est bon de voir Maman si fière le jour où son fils est accepté à l'université

– bon, disons au collègue, c'est pas mal non plus. Il n'assistera pas à l'enterrement de son grand-père, ne saura pas si sa sœur s'est mariée, ne pissera pas avec nous du haut du sommet le plus élevé d'Amérique du Sud, ne fera pas de ski sur le mont Gyrophare. Et il ne baisera pas la Péruvienne la plus chaude de Casa Pistacho.

Yonatan ne ressentira pas la joie de louer un appartement avec son amie. Yonatan ne connaîtra pas le pied que c'est de se rendre chez Castro, lorsque la nouvelle collection d'hiver arrive, ou d'aller chez Roldin, en pleine nuit, sous la pluie, parce qu'il lui prend l'envie, à elle, d'avaler un beignet, et toi, c'est bien connu, t'es qu'un connard, t'as jamais su lui dire non. Et moi, je me dis que j'ai de la chance parce qu'il m'est arrivé, une fois, d'aller chercher des beignets sous la pluie.

Il ne trompera pas sa copine. Il ne saura pas ce que c'est de démolir la gueule du plus beau canon du pays, une salope de Haïfa qui l'a embobiné pour tirer juste un coup, alors que toi, tu comprends trop tard que ça n'en valait pas la peine, et que ton amour te plaque. Il ne saura pas à quel point ça fait mal. Il ne saura jamais ce que c'est de s'asseoir sur la pelouse avec un enfant, le sien, et de lui raconter quels héros on était pendant nos embuscades au Liban. Des exploits immortels, on a écrits là-bas ! Il ne lui racontera rien. Il y a un tas de choses que Yonatan ne fera plus.

Yonatan ne saura pas quel chant on a braillé au-dessus de sa tombe quand il est mort. *Le Chant des degrés*, le vieux psaume remixé dans un style oriental, était devenu son chant à lui. Chaque mort possède son chant attitré, qui accompagne les potes d'un enterrement à l'autre. Pendant des mois, on n'a pas arrêté de les entendre, encore et encore, ces chants. Nous, on n'en avait jamais marre.

Yonatan ne saura jamais comment Riber l'infirmier a pleuré sur son cadavre, a refusé de se calmer, s'est effondré, écrabouillé. Comme un bébé, il sanglotait. Yonatan ne saura jamais comment Fourman et moi on a fouillé dans les tranchées et sur les pentes de la montagne, une journée entière, pour retrouver sa tête disparue. Quand le missile a frappé le poste de garde, sa tête a été touchée puis a roulé jusqu'au Litani. On ne voulait pas croire qu'elle avait dégringolé jusqu'en bas, dans le fleuve, mais c'est ce qui est arrivé. Puis, à

IL NE POURRA PLUS...

la fin, on a renoncé. Il n'y avait rien d'autre à faire. Je me suis courbé sous l'épaisse fumée, j'ai empoigné à deux mains son corps, son corps décapité. Le feu continuait à brûler tout autour, et nous, on a tiré, tiré, tiré dans toutes les directions possibles comme pour soulager notre douleur. Tous étaient cassés. La veille encore, on dansait la valse dans notre tanière glaciale, on avait allumé des bougies funéraires, et c'était bon. Et voilà, c'est fini. Il ne le saura jamais. Aucune chance qu'il le sache jamais.

Yonatan ne reniflera pas une transpiration suave, mêlée au parfum d'un shampooing délicat, en une nuit de folle baise et d'étreintes comme on en a tous connu pendant la semaine où on est revenus du Liban, quand tout a été fini. Yonatan ne saura pas, de toute façon, qu'on a quitté le Liban.

Un tas de gens ont perdu un tas de gens depuis qu'on a perdu Yonatan. Nous aussi, on en a perdu encore parce que, entre-temps, une nouvelle guerre a éclaté, et tout est devenu plus sauvage et aussi plus insensible. Qui va perdre son temps pour savoir ce qui nous est arrivé auparavant ? Quand la guerre a commencé, on a perdu Bar-Noï. Après lui, onze de nos gars ont clamsé. Et lorsque le bilan général s'est arrêté à neuf cent vingt victimes et alors qu'on pensait que tout était fini, s'est ajouté le frère de Kouka qui s'était engagé dans notre unité pour suivre son exemple. Depuis, on a fait mille fois l'amour, on ne peut pas dire qu'on l'a pas fait, et on a ri mille fois. Mais en silence. On a fantasmé notre retour dans la forteresse, sur notre montagne. Il y aurait peut-être un hôtel. Ou un parking, un refuge pour les couples amoureux. Ou alors la forteresse serait restée à l'abandon. Et il y aurait la paix. Et moi, je la guiderais à travers les sentiers, on se baladerait main dans la main. « Tu vois, chérie, c'est ici que c'est arrivé », je lui dirais. Chaque pierre, je lui montrerais. Peut-être qu'elle me demanderait si c'était là toute l'histoire : « Comment se fait-il que ce soit ça, toute l'histoire, et pourquoi tu as tant pleuré, car, justement, c'est très beau ici, et calme, tout est si vert, ces arbres, ce silence, c'est vraiment là que tu as craqué ? »

Essaie de t'imaginer qu'on te débarque sur un piton élevé, plus haut que le toit du gratte-ciel Azriéli de Tel-Aviv – on dit même que c'est le plus haut de tout le Proche-Orient. Comment veux-tu ne pas avoir un panorama à couper le souffle ? Là, des villages verdoyants nichés au cœur de lopins de terre brune et rouge, des cimes enne-

gées, des eaux vives, des routes comme en Europe, étroites, sinueuses, désertes, et l'air le plus doux qui soit. Zitlawi disait toujours qu'un air comme celui-là, il faudrait l'enfermer dans des bouteilles d'eau minérale et le vendre aux snobs de la «Cité Trente» du nord de Tel-Aviv. Ah ! Quelle qualité ! C'est quoi, cette idylle pastorale, le con de ta mère ? On peut la découper au couteau, cette quiétude. Et les couchers de soleil sont chez nous les plus beaux du continent, et les levers encore plus beaux, et des crépuscules sereins sur le toit du monde. Amène ici une fille ou deux quand les cieux s'embrasent d'orangé, et tu n'as plus à t'en faire. Et l'aube, c'est un cocktail époustouflant de bleu intense, de turquoise, de bordeaux avec de fines lanières de rose comme sur une peinture à l'huile. Et un wadi profond serpente sous notre grand rocher. Et c'est là que tu as craqué ? Va comprendre...

Mais moi, je me souviens des lumières de Kyriat-Chmona s'éloignant à l'horizon, cette nuit-là, les battements de cœur de toute la section, je te le jure, je les entends, la première fois qu'on gravit la crête. Le froid ne fait que se durcir. Et, à part nous, pas âme qui vive, et presque pas de villages dans le secteur. Le convoi s'étire, l'épais brouillard l'avale, et l'on n'y voit pas à cent mètres. Les tanks se déploient pour nous couvrir. Pendant notre trajet, j'essaie de nous repérer à travers l'étroit sabord, détaille dans un murmure la carte des menaces, balance notre doctrine de combat en version abrégée. Je marmonne : «Interdit de parler.» D'où le coup va-t-il venir ? J'ai envie de crier au commandant qu'on s'éloigne trop de notre axe, mais je me mords les lèvres et me tais. À partir de ce moment, plus personne ne pourra me dire : «Tu n'as aucune idée de ce que c'est, le Liban. Attends d'y mettre un pied.» J'y suis, enfin, c'est l'essentiel. Une colonne interminable, une progression à pas de tortue – le Safari des vivres, le Safari des combattants, le Safari des essences, derrière eux, le camion des munitions avec une grosse grue, un Abir avec le médecin et l'infirmier, encore deux Safari de combattants, le Hummer du commandant, le Hummer de l'adjoint, le Hummer des transmissions électroniques. Ochri me demande si j'ai apporté mes dessous fétiches. Ils sont sur moi, je lui fais signe, parce que notre sort dépend de mes caleçons. Je les porte, même si ça signifie trente-deux jours de crasse.

IL NE POURRA PLUS...

Et je revois le portail de la forteresse s'ouvrir devant nous, puis le véhicule stopper dans un nuage. Et chacun de se saisir de ce qu'il trouve à portée de main – sacs, équipements, à lui, pas à lui – et de se ruer comme un hystérique à l'intérieur. Les chefs maugréent à voix basse : «Magnez-vous le cul ! Filez, filez ! Plus vite que ça !» Des hommes descendent, d'autres montent, interdit de piétiner sur place, il faut s'abriter vite dans l'espace protégé. Quand le parking grouille de dizaines de combattants, c'est là que l'ennemi crache ses salves d'obus. Et moi, je fais de mon mieux, à l'aveugle, je ne reconnais personne autour de moi, j'attrape la chemise d'un soldat inconnu et me laisse traîner à sa suite. Je suis jeté dans un sas encombré, recouvert de béton brut de tous côtés. De longs corridors sans entrée, sans issue. Une pièce mène à des escaliers escarpés qui ne débouchent nulle part, une impasse. Puis une série de salles au plafond bas éclairées d'ampoules rouges. Et des civières. Un court instant plus tard, je me retrouve dans l'une des pièces de sécurité : un boyau étroit et long, une sorte de caverne souterraine, des murs bombés aux parois de métal rouillé et des lits comprimés de trois étages qui pendent de la voûte par de lourdes chaînes.

Welcome to downtown a gravé quelque'un au-dessus de la porte d'entrée, et, à l'intérieur, l'air est saturé, étouffant. La puanteur de la transpiration envahit l'atmosphère par vagues. Ma vie va désormais s'écouler dans ce trou, surnommé le «sous-marin». J'ai besoin de me rendre aux latrines ; un vieux sergent m'explique que je dois suivre la lumière bleue et, au bout, tourner à droite, mais il faut d'abord enfiler un gilet de combat et mon casque. Je préfère me retenir. C'est quoi ? C'est déjà la guerre ? Ça m'intéresse pas du tout de crever ici. Ça me paraissait alors à des années-lumière. Après coup, je me suis rendu compte que c'était tout juste à vingt mètres, peut-être quinze, trois cuvettes vertes avec cette inscription improvisée : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Jules César*, et un panneau militaire ordonnant de *ne pas laisser ses étrons sur la cuvette*, afin que tu te rappelles toujours où tu te trouves. Et au matin, face au premier lever de soleil, devant le paysage libanais déployé sous nos yeux comme un océan vert infini, notre commandant lance son message d'accueil, qu'il a dû répéter pendant des semaines, peut-être des

BEAUFORT

mois, ou qu'il a hérité depuis des générations: «Bienvenue. Si le paradis existe, c'est à ça qu'il ressemble. Si l'enfer existe, c'est à ça qu'il ressemble: la forteresse de Beaufort!»

Une fois, Lilakh m'a demandé: «C'est quoi au juste, ton Beaufort?» Et moi, j'ai pensé qu'il est très difficile d'expliquer avec de simples mots. Il faut avoir été là-bas pour comprendre, et même ça, ça ne suffit pas. Parce que Beaufort, c'est une foule de choses. Comme toute forteresse militaire, Beaufort, c'est le jacquet, du café noir et des toasts: on joue au jacquet en pariant des toasts. Le perdant les prépare pour tout le monde, quelque chose de costaud avec du basilic. Quand on s'emmerde plus que d'habitude, on joue au poker pour des clopes. Beaufort, c'est vivre sans un millième de seconde d'intimité des semaines entières avec sa section, lits emmêlés, et être capable d'identifier, en plein sommeil, l'odeur des rangers de chacun d'eux. Yeux fermés, réussir à tout moment à savoir qui a lâché un pet, en se repérant à l'odeur. C'est à ça qu'on mesure la véritable amitié. Beaufort, c'est mentir à sa mère au téléphone afin de ne pas l'inquiéter. Tu diras toujours: «Tout est super, je viens de prendre ma douche et j'allais me mettre au lit», alors que tu ne t'es pas douché depuis vingt et un jours, qu'il n'y a plus d'eau dans les citernes et que, dans une minute exactement, tu dois prendre ton tour de garde. Et ce n'est pas un tour de garde de routine: tu dois grimper vers la position la plus effrayante de la forteresse. Quand elle te demande la date de ton retour à la maison, tu lui réponds en code: «Maman, tu te rappelles le nom du chien des voisins? Alors, enlève la valeur deux de la première lettre, et, ce jour-là précisément, je m'en vais d'ici.» L'essentiel est que le Hezbollah n'écoute pas et n'en profite pas pour faire exploser ton convoi. Tu brûles d'envie de lui dire que tu l'aimes, qu'elle te manque, mais tu ne peux pas, parce que toute ta section t'entoure. Si tu le dis, tu leur donnes à se gaver pour deux mois, ils te mettront en pièces à force de déconnages. Et puis, il y a la situation la plus horrible: en pleine conversation avec ta mère, une pluie d'obus de mortiers s'abat sur la forteresse. Elle entend une explosion, puis la ligne est coupée. Elle tremble sûrement, pense que son enfant est mort et attend sur le balcon la visite du commandant de la place venu lui annoncer la mauvaise nouvelle.

T'arrêtes pas de penser à elle, de t'apitoyer sur son sort, mais ça peut prendre des jours avant qu'ils rétablissent la ligne. T'es mort d'inquiétude. C'est la raison pour laquelle, pour ma part, j'ai préféré ne pas appeler du tout. J'ai raconté à ma mère que j'avais été muté dans une base sur la frontière, à l'intérieur de nos lignes, quelque chose de facile, pas du tout au plus profond du Liban, en aucun cas au plus profond, pour qu'elle puisse dormir en paix. Mais son instinct ? tu demandes. Elle connaissait la vérité, tout le temps, même si à ce jour elle ne l'a toujours pas avoué.

Beaufort, c'est l'ALS, l'Armée du Liban-Sud, des chrétiens du coin, un gang de phalangistes azimutés. Clope au bec toute la journée, puants, déconneurs, rigolos. Chaque matin, ils arrivent à 8 heures, et on leur affecte aussitôt un garde. Ils gâchent le ciment, réparent les destructions des bombardements, font ce qu'on leur dit. Mais ils n'ont pas le droit de pénétrer dans l'espace protégé. Même du réfectoire, ils ne s'approchent pas.

Beaufort, ce sont les tours de garde. Seize heures de rang. Comment sortir indemne de milliers d'heures mortes ? Du coup, chacun a sa lubie. Mais, pour l'amour de Dieu, interdit d'étrangler pendant les gardes ! «Étrangler», ça signifie «se branler» dans notre jargon. Ça veut pas dire que certains ne l'ont pas fait. Au contraire ! Ça va t'étonner : énormément de gars s'excitent à mort dans notre atmosphère de jungle luxuriante – c'est comme je te le dis. La nature, c'est romantique, sensuel, toi aussi tu te serais laissé aller. Mais il n'y a pas que la nature qui nous chauffe. Même la fréquence «Sayas 67.00», les communications ouvertes entre les fortins, me donne parfois des érections. Il ne s'agit pas d'une liaison radio officielle : son nom de code clandestin lui a été attribué par référence aux émissions nocturnes déprimantes de l'animateur de la radio, Yossi Sayas, tu vois de qui je veux parler ? Mais tous connaissent sa fréquence. Car chacun, à tel ou tel stade de son ennui, se branche sur «Sayas», le *blockbuster* de tous les gars : on jette quelques conneries, papote aux petites heures de la nuit et mouille à l'écoute des voix féminines. Car les filles du commandement sont là, au PC, de l'autre côté de la frontière, en chaleur, c'est sûr, elles n'ont pas l'air conditionné ni de mecs sous la main, et il n'y a pas de raison de ne

pas déboutonner un peu la chemise et soulager un peu la pression. Elles frétilent sur leur chaise, c'est sûr que c'est comme ça, bandent les muscles, entrouvrent les jambes, dégoulinantes d'hormones, et meurent d'envie que quelqu'un les fasse rigoler, flirte un peu avec elles et, à la fin, leur fixe rendez-vous au pays et, pourquoi pas ?, leur donne ce qu'elles désirent vraiment. Oui, ma mignonne, j'ai plein d'armes. J'ai mon M-16 à canon court, stupéfiant de beauté. Et j'ai mon Glock, un pistolet merveilleux. Et j'ai aussi... mon arme personnelle. La mesurer ? Tu veux ? Pas de problème, je suis prêt à la mesurer avec plaisir pour toi, c'est sûr, j'ai oublié combien elle fait, désolé, ma belle. C'est comme ça que tu racontes n'importe quoi, que tu t'excites tout seul, et elles pouffent, jouent tout le temps sur le fil du rasoir, un pas en avant, un pas en arrière. Et toi, tu meurs d'envie de croire qu'à la fin de la nuit, quand tous les gars se cassent et les abandonnent, elles restent seules, les pauvres, obligées de se contenter l'une de l'autre. Quoi, aucune chance ? Quelques attouchements, y a pas mieux, aucune n'en est morte. Non, pas d'illusions : plus sa voix est belle dans la radio, plus c'est un cageot, je te le garantis. J'ai été assez déçu comme ça dans ma vie. Mais si la voix est sifflante, ça vaut peut-être le coup d'investir. Parce qu'elle doit avoir des tétons démesurés. Vérifié.

Beaufort, c'est crapahuter en embuscade pendant soixante-douze heures avec une énorme réserve de sauciflards dans le barda. Tu ne peux pas imaginer la quantité de sauciflards qu'on peut avaler en trois jours. Sauciflards au chocolat, sauciflards à la confiture de fraises. Et comme tu peux déblatérer et déblatérer sans dire, en fait, quoi que ce soit. Le moment arrive vite où tu sais tout sur tous : qui a fait quoi, quand, avec qui, pourquoi, dans quelle position et à quoi il pensait pendant. Je peux te décrire leurs parents, leurs frères, leurs potes les plus éloignés, leurs perversions les plus noires. Et il y a aussi les heures où tu es seul, quand tu en as marre des bavardages. Tu penses à toi-même, à la maison. Maman est en train d'étendre la lessive ou elle regarde le comique Doudou Topaz à la télé. Et Lilakh – je joue avec mon imagination –, bien sûr, elle prend sa douche. Et si elle me trompe ? Un froid horrible, un froid de renard, on dit chez nous, un froid de cubes de glace, et le nez est gelé, les membres sont

paralysés. Il y a beau temps que la plante des pieds ne réagit plus, les doigts des mains non plus. C'est ça, Beaufort. T'es plus qu'une brûlure de froid, mais ton ventre, lui, n'est plus qu'une suée incontrôlable, ça coule de partout. Dans ces moments-là, tous ont à l'esprit quelque fils de pute en train de siroter un thé chaud rue Shenkin, chez les branchés de Tel-Aviv. Et moi, je suis là comme un pauvre connard, puant l'odeur de gasoil, suant de peur, couché au milieu du bout du monde – et personne pour me porter secours si je meurs. Si je claque, ça ne l'intéressera pas, lui, le type du café de Shenkin. Quand moi je vais exploser en mille morceaux, lui continuera à siroter sa tasse, à cette seconde même, il va raconter une blague, et tous vont faire semblant d'en rire, et puis il s'en ira baiser sa copine, il n'écouterà même pas les nouvelles, et, de son point de vue, rien ne sera arrivé cette nuit. Car lui, ça ne l'intéresse pas, parce que, pour lui, tout est de la routine. Parce que, lui, il se rend tous les matins à l'état-major dans la bagnole que son père lui a achetée, boucle son temps de service à 16 heures, et avale tout le temps du café-crème. L'un de ces blondasses, tu vois, avec des poils de barbe, un peu laid. De la haine ? Oui, ça fait du bien de temps à autre. La haine est un excellent dérivatif à l'ennui.

Beaufort, c'est Ochri. Il rampe vers moi, se couche à mon côté, me mouline l'oreille avec ses chuchotements. C'est toujours comme ça, avant que l'obscurité s'évanouisse, qu'il faut qu'on se taille, et lui, sa crise le saisit : « Dis-moi, Erez, *bihyat*, sur ta vie, comment j'ai fait pour me retrouver ici ? Qu'est-ce que je fous ici déguisé en buisson ? Pourquoi je me peinturlure la figure ? Je suis quoi ? Un gamin ? Qu'est-ce que je fous dans cette forteresse de croisés, dis-moi, espèce de trou du cul ? Dis-moi, je fais de la figuration dans la Bible ? Je suis un demeuré pour pisser dans une bouteille ? Qu'est-ce que je branle ici sous moins mille degrés, dans la neige, à attendre de descendre je ne sais quel Arabe qui aura fait l'erreur fatale de quitter son lit à 3 heures du matin ? Ça te paraît logique ? Ensuite, je dois retourner dans cette poubelle répugnante où je me couche, là-haut dans le bunker, c'est logique ? T'as vu où je dors, dis-moi ? Je me sens mal ici, très mal. Des adultes ne doivent pas vivre comme ça, le nez dans cette boue noire et blanche, en pleine nuit. C'est bizarre,

trop bizarre pour moi. Ouvre les yeux : ça fait mille ans que des gens meurent sur cette montagne, il ne serait pas temps de baisser le rideau ? Sur ma vie, ça n'est pas logique, j'arrive pas à réaliser qu'il existe un endroit comme celui-là, Beaufort. Je te le dis : un endroit comme celui-là, ça devrait pas exister. Et on est là, tout englués dans ce cauchemar, par erreur. Partout dans le monde, on peut appeler à cette seconde même le monde entier, et moi seul, je n'ai aucune chance de pouvoir téléphoner. Et à six minutes de vol d'ici, y a vraiment pas de bon Dieu, une gonzesse est en train de se balader dans un centre commercial, avec son string qui dépasse du cul, et tout son problème, c'est de choisir un shampooing à la mandarine, gingembre et extrait de thé vert ou un savon liquide au jasmin, roses et extraits d'orchidée enrichi aux essences pures d'huile odorantes, un savon onctueux, comme ils disent ! Un putain de putain de dilemme. Donne-moi des dilemmes comme ceux-là, mon Dieu. Bande d'enclés ! Et, là maintenant, à Tel-Aviv, un planqué est en train d'ouvrir les jambes d'une salope, debout dans les chiottes de je ne sais quel club. Et New York, hein ? Pense un peu à New York. Ça rugit, ça s'éclate là-bas, ils vivent bien, tous, une vie de fils de pute. Comment je fais pour tenir le coup au milieu de ce supplice, dis-moi, avec tous les règlements qu'ils nous inventent chaque jour et leurs diktats ? *Halas*, ça suffit, vous m'avez rendu maboul, un chef-d'œuvre d'azimuté. Et moi, je suis un connard d'accepter de vivre ici, y a pas d'autre explication. Pourquoi je m'interroge pas sur ce que je fais ici ? Est-ce que je réfléchis même à ce que je fais ? Mon amour-propre n'est pas assez costaud pour que je sois obligé de faire comme si, face à ta posture imbécile, mon frère ? Assez. Je te jure, *halas*, ça suffit ! »

Il me défie, tente chaque fois de propulser l'énigme sur de nouveaux degrés de l'échelle de l'absurde, et s'étonne de lui-même. Je me tords de rire, m'écroule, m'effondre, mais je garde tout à l'intérieur pour que les autres ne voient pas. Je fais gaffe à me retenir. Je sais que dans une minute ou deux le bonhomme va se secouer, je le connais. Tout va lui paraître bientôt logique, naturel. Parce qu'il a choisi d'être ici, et il a une bonne raison pour ça, la meilleure, il va bientôt s'en souvenir : il aime cette montagne, il s'y sent bien, et il se

IL NE POURRA PLUS...

sent bien avec moi. Et moi, je me sens au poil avec lui, on se sent au top ensemble. C'est mon âme sœur, mon fétiche, mon meilleur ami depuis notre première cigarette à la base de recrutement. Un ami ? Un frère. Mon frère, qui sait mieux que moi ce qui me convient. Il me dit : « Erez, dessine-moi un mouton noir », et moi, je lui dessine tout un troupeau. Il me dit : « Erez, donne-moi une étreinte, espèce de dégénéré », et moi, j'entre dans son lit, écrase son corps chétif contre le mur, et m'endors enlacé à lui. Il me dit : « Erez », et moi, je sais que c'est pour la vie.

Et, parfois, Beaufort, c'est une embuscade nocturne. Même là, on emporte des sauciflards – et comment qu'on en emporte ! Comme cette fois en décembre 1997. Je suis le sergent de section. Couché dans un buisson d'épineux, à l'aube, noyé dans mon imagination. Tranquille. Comme une drogue hallucinogène, ce calme. Je meurs d'envie de courir. Jusqu'au bas de la pente escarpée, rocheuse, touffue, courir jusqu'au bout du piton, et me précipiter, tête la première. D'un saut, plonger du sommet dans les eaux neigeuses et délicieuses du wadi profond, dans l'abîme, une longue chute, sifflante, grondante. Je meurs d'envie de me tremper dans ses eaux, flotter sur le dos, me laisser emporter par le courant de ces ruisseaux bleuis, m'étendre à l'ombre de la végétation sauvage, vigoureuse et douce, dont la touffe m'enveloppe et s'enroule autour de moi comme dans une jungle de rêve. Me réchauffer sur des pierres plates, comme font les enfants sauvages, pieds nus, à poil, chauds lapins dénués de tout souci. Meurs d'envie d'aspirer une petite bouffée, de planer, m'anéantir, me recroqueviller. Ochri dit qu'en faisant un léger effort il est possible d'entendre le bruissement de l'eau en bas, mais plus c'est proche, plus c'est interdit. Ça n'arrivera pas. Au cœur du paradis, Beaufort est une cage de laideur. On risque à grand-peine un pied hésitant au seuil du portail de fer, en tâtonnant, en reniflant, en se camouflant, puis on retourne s'enfermer dans la minuscule enclave. Si, au moins, je pouvais voler le long des cours d'eau et sur la crête des montagnes, je serais déjà chez moi.

« Michna Un, ici Guépard, tout est OK ?

– Ruth, affirmatif, je réponds à la liaison radio. Tout est OK ! »